

La Mort de César, Scudéry, 1637

Acte II, scène 2

*La chambre de César s'ouvre,
Sa femme est sur un lit endormie,
Il achève de s'habiller.*

CALPHURNIE

Au secours mes Amis, des Tigres sanguinaires,
Exercent sur César leurs fureurs ordinaires.

CESAR

La peine qu'elle sent, me touche de pitié :
Ce songe, est un effet d'une forte amitié,
Qui peignant mon visage, en l'imaginative,
Lui fait tenir certain que ce malheur m'arrive.

CALPHURNIE

O Dieux ! Rien ne s'oppose, à ce sanglant effort ;
Il n'en peut plus, il tombe, il se meurt, il est mort ;

CESAR

Il la faut éveiller : répondez-moi dormeuse.

CALPHURNIE

Qui m'appelle ? Où sont-ils ? Revenez troupe affreuse.

CESAR

Vous-même, revenez d'un assoupissement,
Qui nous a fait souffrir tous deux, également.

CALPHURNIE

Est-ce vous mon César ? Hélas ! Est-il possible ?
Que vous soyez vivant, et que je sois sensible ?
Vous me venez de rendre un service important :
Vous me ressuscitez, en vous ressuscitant ;
Et par vous et pour moi la force est dissipée,
Des plus noires vapeurs dont l'âme soit trompée.
Mais Dieux ! M'est-il permis par un discours flatteur,
De mépriser ce songe, et l'appeler menteur ?
Et m'ayant si bien peint un acte si tragique,
Le dois-je croire faux ? Ou songe prophétique ?
Vous, dont la volonté règle mon sentiment,
Assistez ma raison de votre jugement ;
Je sens bien qu'elle est faible et que le mal l'emporte,
Elle s'oppose en vain et la crainte est plus forte.

CESAR

Quoi ! Vous laissez vous vaincre aux effets de la peur
Vous qui ne combattez que contre une vapeur ?

Et cet esprit solide, en sa douleur amère,
 Ne peut-il se sauver des mains d'une chimère ?
 Puisqu'en me revoyant vous avez de l'effroi,
 Ce fantôme est plus fort, ni que vous, ni que moi.
 Mon amour s'en offense, et ce mépris la blesse ;
 Pour témoigner la vôtre, ayez moins de faiblesse :
 Chassez une frayeur qui n'a point de sujet ;
 Et par votre récit, montrez moi son objet.

CALPHURNIE

Ha ! Ne conservez pas cette fatale envie :
 Etouffez ce désir, si vous aimez ma vie :
 Ce prodige est si noir, qu'on n'en peut discourir,
 La seule pensée m'en met au terme de mourir :
 Et bien que je me plaise en mon obéissance,
 Ce que vous demandez n'est pas en ma puissance.
 Disons-le toutefois : la Parque dans ses mains,
 A retranché les jours du plus grand des humains ;
 Et quoi que ce malheur ne subsiste qu'en songe,
 Je crains avec horreur ce funeste mensonge.
 Ô ! Vous qui pénétrez dans un lâche attentat,
 Bons Dieux, sauvez César, pour sauver tout l'Etat ;
 Sans doute il périrait dedans son infortune ;
 Et désormais sa perte, est la perte commune.

CESAR

Ces vœux justes et saints voleront jusqu'au Ciel,
 Ils pourraient adoucir un astre tout de fiel ;
 Et de quelque façon que le sort me regarde,
 Je me tiens assuré d'une si bonne garde :
 Puisqu'ils partent d'un cœur, et si pur, et finet.
 Mais l'heure du Sénat m'appelle au cabinet,
 Qu'on me donne ma robe.

CALPHURNIE

Ha ! Ce peu de croyance,
 Veut offusquer les yeux de votre prévoyance ;
 César, vous refusez d'un esprit étonné,
 Un avertissement que les Dieux m'ont donné.
 Oui les Dieux m'ont fait voir votre perte assurée,
 Si vous n'oyez les cris d'une désespérée,
 Qui se jette à vos pieds, embrasse vos genoux,
 Et vous conjure ici de prendre garde à vous.
 Ce songe est un éclair qui devance un tonnerre,
 Dont le courroux du Ciel semble avertir la terre ;
 [...]

Polyeucte, Corneille, 1643

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'oeil ardent de colère.
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire 225
Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire :
Il semblait triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due, 230
« Ingrate, m'a-t-il dit; et, ce jour expiré,
« Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots, j'ai frémi, mon âme s'est troublée ;
Ensuite, des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal, 235
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père.
Hélas ! C'est de tout point ce qui me désespère !
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein. 240
Là ma douleur trop forte a brouillé ces images :
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages ;
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué;
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste : 245
Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste.
La vision, de soi, peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort ? Pouvez-vous craindre un père
Qui chérit votre époux, que votre époux révère, 250
Et dont le juste choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes ;
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes

La Mort d'Agrippine, Cyrano de Bergerac, 1653 (?)

(fin Acte III scène 1)

AGRIPPINE

Oui, moi, de César je veux percer le flanc,
Et jusque sur son trône hérissé d'hallebardes,
Je veux, le massacrant au milieu de ses gardes,
Voir couler par ruisseaux de son cœur expirant
Tout le sang corrompu dont se forme un tyran !

Acte III, scène 2

TIBERE (la surprenant)

Poursuivez...

AGRIPPINE

Quoi, Seigneur ?

TIBERE

Le propos détestable
Où je vous ai surprise.

AGRIPPINE

Ah ! Ce propos damnable
D'une si grande horreur tous mes sens travailla
Que l'objet du fantôme en sursaut m'éveilla.

TIBERE

Quoi ! Ce n'est qu'on songe, et l'horrible blasphème
Qui choque des Césars la Majesté suprême
Ne fut dit qu'en dormant ?

AGRIPPINE

Non, César, qu'en dormant ;
Mais les Dieux, qui pour lors nous parlent clairement,
Par de certains effets, dont ils meuvent les causes,
En nous fermant les yeux nous font voir toutes choses.
Ecoute donc, Seigneur, le songe que j'ai fait,
Afin que le récit en détourne l'effet.
Je réclamais des Dieux la sagesse profonde
De régir par tes mains les affaires du monde,
Quand les sacrés pavots qui nous tombent des cieus
D'un sommeil prophétique ont attaché mes yeux.
Après mille embarras d'espèces mal formées
Que la chaleur vitale entretient de fumées,
Je ne sais quoi de blême, et qui marchait vers moi,

A crié par trois fois : « César, prends garde à toi ! »
Un grand bruit aussitôt m'a fait tourner visage,
Et j'ai vu de César la pâissante image,
Qui courrait hors d'haleine en me tendant les bras...
Oui, César, je t'ai vu menacé du trépas.
Mais comme à ton secours je volais, ce me semble,
Nombre de meurtriers qui courraient tous ensemble
T'ont percé sur mon sein ; Brutus les conduisait,
Qui, loin de s'étonner du grand coup qu'il osait :
« Sur son trône, a-t-il dit, hérissé d'hallebardes,
Je veux, le massacrant au milieu de ses gardes,
Voir couler par ruisseaux de son cœur expirant
Tout le sang corrompu dont se forme un tyran. »
J'en étais là, Seigneur, quand tu m'as entendue.

TIBERE

La réponse est d'esprit et n'est pas mal conçue.

AGRIPPINE

Ha, César, il n'est plus d'asile en ta maison.
Quoi ! Tu tiens pour suspects de fer et de poison
Jusques à tes parents, avec qui la nature
T'attache par des nœuds d'immortelle tissure !
Connais mieux Agrippine, et cesse d'opprimer
Avec ceux que ton sang oblige de t'aimer,
Ceux que soutient ton rang. Séjanus par exemple,
Superbe, sanguinaire, homme à brûler un temple,
Mais qui pour ton salut accepterait la mort,
Ne peut être accusé ni soupçonné qu'à tort ;
Et cependant, César, un fourbe, un lâche, un traître,
Pour gagner en flatteur l'oreille de son maître
Peut te dire aujourd'hui...